

## Michon : la conquête du sens par le minuscule

Pierre Michon, *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984, rééd. 1992, 109 pages; *Maîtres et serviteurs*, Lagrasse, Verdier, 1990-1992, 133 pages; *Rimbaud, le fils*, Paris, Gallimard, « L'un et l'autre », 1992, 121 pages.

Gaëtan Brulotte

Volume 35, Number 3 (207), June 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31519ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)  
1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Brulotte, G. (1993). Review of [Michon : la conquête du sens par le minuscule / Pierre Michon, *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984, rééd. 1992, 109 pages; *Maîtres et serviteurs*, Lagrasse, Verdier, 1990-1992, 133 pages; *Rimbaud, le fils*, Paris, Gallimard, « L'un et l'autre », 1992, 121 pages.] *Liberté*, 35(3), 129–136.

---

# LIRE EN FRANÇAIS

---

---

GAËTAN BRULOTTE

## LA CONQUÊTE DU SENS PAR LE MINUSCULE

*Pierre Michon, Vies minuscules, Paris, Gallimard, 1984, rééd. 1992, 209 pages ; Maîtres et serviteurs, Lagrasse, Verdier, 1990-1992, 133 pages ; Rimbaud, le fils, Paris, Gallimard, « L'un et l'autre », 1992, 121 pages.*

L'expansion de l'autobiographie constitue un des développements les plus significatifs de la littérature d'expression française depuis vingt-cinq ans. Déjà les histoires de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle, comme celle de Vercier et Lecarme consacrée à la littérature française depuis 1968, ou les travaux de Françoise van Roey-Roux et d'Yvan Lamonde sur la littérature intime au Québec ont donné le ton<sup>1</sup>. Depuis 1970, davantage encore plus récemment, nous assistons à la prolifération des récits autobiographiques et des écrits dits intimes. Parallèlement, les études sur le sujet se multiplient, dont les ouvrages de Philippe Lejeune, de Michel Beaujour ou de Béatrice Didier ou les numéros spéciaux, notamment des

---

1. Vercier et Lecarme, *La littérature en France depuis 1968*, Paris, Bordas, 1982, 320 pages; Françoise van Roey-Roux, *La littérature intime du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 256 pages ; Yvan Lamonde, *Je me souviens. La littérature personnelle au Québec (1860-1980)*, Québec, Institut québécois de recherches sur la culture, 1983, 275 pages.

revues *Poétique*, *Le Corps écrit* ou *Études littéraires*<sup>2</sup>. Il semble que l'on ait réagi ainsi aux froideurs structuralistes, au formalisme du Nouveau Roman et à l'hallali qui annonçait la mort de l'auteur et celle de l'humanisme.

Les écrits de Pierre Michon s'inscrivent dans cette lignée des arts de soi. À travers de courts récits biographiques et autobiographiques, Michon propose une rhétorique renouvelée de la personne qui débouche sur une esthétique de l'existence. Son premier ouvrage lui a valu une certaine reconnaissance critique, en particulier de Jean-Pierre Richard<sup>3</sup>. Publié en 1984, son roman, *Vies minuscules*, a été réédité en 1992. Ce succès n'est assurément pas dû au hasard. Sous ce titre modeste, Michon esquisse huit mini-biographies de petites gens dont la destinée a rencontré d'une manière ou d'une autre, rapprochée ou lointaine, la vie de leur narrateur. Ces existences renvoient à celui qui écrit autant d'images analogiques de son propre rapport au monde, de telle sorte que les biographies finissent par constituer une espèce de roman autobiographique : le narrateur se voit dans le miroir des autres, se raconte à travers eux. Ce faisant il retrace aussi l'histoire problématique de sa vocation d'écrivain. Car voilà le véritable sujet, fondateur et bien proustien, de ce récit : comment et pourquoi devient-on écrivain ? Comment, avec tout le minuscule de la vie et le simple grain de l'expérience, arrive-t-on à faire une œuvre d'art ?

---

2. Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, 341 pages ; *Je est un autre*, Paris, Seuil, 1980, 316 pages ; Béatrice Didier, *Le journal intime*, Paris, PUF, 1976, 205 pages ; *Poétique*, 56, 1983, « L'autobiographie » ; *Le Corps écrit*, 5, 1983, « L'autoportrait » ; *Études littéraires* 17/2, 1984, « La question autobiographique » ; Michel Beaujour, *Miroirs d'encre*, Paris, Seuil, 1980, 377 pages.

3. Jean-Pierre Richard, « Servitudes et grandeur du minuscule », *NRF*, 424, 1988, p. 63-77.

Chaque ombre évoquée par Michon s'associe à la campagne de son enfance, aux Cards, dans la Creuse. Le biographe n'a pas connu plusieurs de ses héros : ce qu'il sait d'eux, il l'a appris par des tiers ou par ouï-dire. Ces figures ont habité longtemps la mémoire familiale ou celle plus large de sa communauté rurale. Ce qui donne une valeur biographique à ces êtres du passé, ce n'est pas, comme on s'y attendrait, une présence fidèle au sein de leur milieu, mais, au contraire et avant tout, leur absence. Ces personnages deviennent intéressants parce qu'ils sont séparés de leur milieu, soit par un départ révolté, une disparition dans l'inconnu, une rupture définitive, un isolement dans la maladie ou un séjour à l'hôpital, un décès... À un moment de leur itinéraire, il arrive brusquement qu'ils ne sont plus là. Voilà qui les a rendus attirants et a marqué l'imaginaire du narrateur. Quelle qu'en soit la forme, l'absence a ici des vertus événementielles : elle extirpe le personnage du quotidien auquel il appartient et le tire du sommeil de la familiarité, elle l'ouvre à la « vie » et à la narration, déclenche l'imagination et confère à l'absent une dimension mythique. Que ce soit Aimé, père enfui, Dufourneau, venu du manque (il est orphelin) et brusquement parti dans les colonies, Peluchet, fils perdu en Amérique ou bagnard, les personnages de Michon sont amis de l'absence et il émane d'eux une poésie du mystère. Chaque fois, il semble que ce soit le mythe de Rimbaud qui se profile à l'horizon de ces « vies minuscules », Rimbaud dont le père s'est enfui alors qu'il n'avait que trois ans et qui a lui-même disparu après une courte période créatrice. Michon est fasciné par cette légende du fils prodigue et voyou qu'était le poète du « Bateau ivre » : en 1992, il lui a d'ailleurs consacré un beau livre, *Rimbaud, le fils*, paru dans une nouvelle collection biographique (encore un signe de notre temps), « L'un et l'autre », créée par Gallimard<sup>4</sup>.

La première biographie de *Vies minuscules* s'emploie à reconstituer le cheminement d'André Dufourneau, garçon de ferme orphelin élevé par la famille du narrateur avant sa naissance. Dufourneau a eu un destin mystérieux et laissé une trace lointaine mais durable dans les archives familiales. Cependant, les renseignements à son sujet étant minces, dans son entreprise biographique, le narrateur en est souvent réduit à interpréter les rares documents auxquels il a accès : quelques lettres, une photo jaunie, un cadeau colonial (un paquet de café vert jamais ouvert et resté intact dans les armoires familiales). Le biographe s'appuie sur ces éléments ténus pour suivre le parcours de son héros, mais celui-ci gardera toute son aura mystérieuse.

Un brouillard analogue entoure Antoine Peluchet, né en 1850, paysan, peut-être devenu bagnard, s'il faut en croire les ragots des bistrots, plus glorieusement exilé en Amérique, suivant l'histoire racontée par son père. Encore ici, la vie de Peluchet tient, pour le narrateur, à quelques objets fétiches qui soutiennent la rêverie biographique : trois livres retrouvés dans un grenier et qui portent le paraphe de son héros, des lettres d'Amérique (imaginaires ou réelles), une relique qui traverse les générations en accompagnant les morts et les naissances. Peluchet est également un disparu qui, par son absence même, suscite le mystère et les cancons de la campagne. Autrefois très présent dans le discours des autres, il a occupé une place légendaire dans l'histoire de la communauté.

Les autres « vies » sont consacrées aux grands-parents du narrateur, tant maternels que paternels, Clara

---

4. Signalons que Jean-Philippe Antoine a remporté aux États-Unis le prix Yourcenar 1992 pour un récit intéressant, au charme désuet, publié dans la même collection : *La Chair de l'oiseau. Vie imaginaire de Paolo Uccello*, 1991, 225 pages.

et Eugène, Élise et Félix, tous personnages fort colorés ; à la rivalité des frères Bakroot qui donne lieu à plusieurs années de camaraderie lycéenne, années dominées par la figure inoubliable d'un professeur un peu gâteux, Achille, lent patricien emperruqué ; à l'émouvant Père Foucault, voisin d'hôpital du narrateur, atteint d'un cancer de la gorge et qui refuse d'être soigné ; à un curé de campagne, l'abbé Bandy, qui ajoute à sa suffisance provinciale la magnificence verbale d'un Claudel ; à la sœur du narrateur, décédée prématurément ; et aux femmes de sa vie, Marianne, Claudette et Laurette.

La plupart des héros de Michon s'absentent du monde par des moyens artificiels : l'alcool au premier rang, mais aussi les barbituriques, les drogues, voire la maladie. Alcooliques, les grands-parents (surtout Eugène), le curé Bandy, le narrateur lui-même. Ce dernier ne s'en cache pas : il a abusé de toutes ces drogues et il consacre plusieurs pages, sévères envers lui-même, à évoquer ses excès passés : beuveries, épisodes d'hébertude, réactions d'abruti, maladies, violences. L'alcool s'associe d'ailleurs à l'impuissance créatrice et se substitue à l'écriture : « ... s'il fallait mourir sans en avoir écrit, que ce fût dans la plus stupide exubérance, la caricature des niaises fonctions vitales, l'ivresse » (p. 115).

Mais l'écriture, malgré son pouvoir rédempteur, permet aussi de s'absenter de la vie et ce risque l'apparente aux drogues. Jeune, Michon croyait d'ailleurs que l'écriture était là où le monde n'était pas, tributaire en cela du discours de l'époque en France, marqué par le formalisme, l'avant-garde telquelienne et le structuralisme. Michon s'est vite rendu compte de son erreur lorsque, ayant perdu le monde, il n'a pas trouvé l'écriture pour autant. Ce n'est pas en s'enfermant dans le texte, mais au contraire en sortant de lui, en réinvestissant le monde, en redécouvrant le Sujet, en levant toutes les censures qui le coupaient de l'humain, que son pou-

voir créateur lui est revenu et que son activité artistique a repris sens et forme. *Vies minuscules* est le livre des retrouvailles du réel avec sa manne de personnages vivants. C'est le livre des errances d'un écrivain authentique qui cherche une signification à son travail. Les pages les plus fortes abordent précisément le problème de l'écriture : le narrateur propose une déconstruction, souvent impitoyable, du mythe de l'écrivain. Il jette un regard froid, critique, ironique, sur lui-même, sur son impuissance passée, sur ses anciennes prétentions. Il dégonfle l'activité littéraire de tout le solennel dont il l'avait si longtemps affublée. Le passage le plus émouvant est sans doute celui où il raconte son départ d'Annecy par un froid matin d'hiver, aidé de sa patiente compagne d'alors, Marianne, pour aller s'isoler afin d'écrire (p. 135 et ss). À Mourioux, son nouveau lieu d'élection, il attend la visite de l'inspiration :

*Ayant, comme tant de nigauds infortunés, pris pour dogme les rodomontades juvéniles de la Lettre du Voyant, je « travaillais » à me faire tel, et en attendais l'effet de miracle promis. (...) La Grâce ne saurait résister à un aussi bon vouloir ; je la préparais par tant de macérations (n'étais-je pas pauvre, méprisable, détruisant ma santé en excitants de tous ordres ?), tant de prières (ne lisais-je pas tout ce qui se peut lire ?), tant de postures (n'avais-je pas l'air d'un écrivain, son imperceptible uniforme ?), tant d'imitations picaresques de la vie des Grands Auteurs, qu'elle ne saurait tarder à venir. Elle ne vint pas (p. 136-137).*

L'autodérision atteint ici son comble. Qu'un écrivain réfléchisse sur sa vanité, c'est toujours louable — et si rare ! Mais le propos de Michon à son propre égard est tout de même un peu trop cruel, car sans cette foi naïve et excessive dans l'écriture contre laquelle il s'acharne,

il n'aurait peut-être jamais écrit son œuvre. À la question de départ (Comment et pourquoi devient-on écrivain ?), le narrateur répond finalement tout au long du livre : on écrit pour grandir l'humble, exposer davantage à la signification ce qui sans cela passerait inaperçu.

*Vies minuscules* est un livre tonifiant et puissant avec des personnages attachants. L'écriture est volontairement vieillotte (avec, par exemple, la fréquente conjugaison de *n'en pouvoir mais*) et maniérée, un peu hermétique, avec, par moments, des phrases proustiennes d'une page, compliquées de parenthèses et de tirets. Le vocabulaire y est recherché. Mais cette écriture singulière, loin de rebuter, ajoute au contraire à l'envoûtement.

Dans *Maîtres et serviteurs*, c'est à une autre forme artistique, la peinture, que Michon s'attaque. Qu'est-ce qu'un grand peintre ? Eh bien, c'est un ensemble de petites choses, le peintre se définit par le petit, par les vies minuscules qui le nourrissent — comme l'écrivain. Nous avons donc ici le point de vue des humbles (modèles naïfs ou disciples modestes) sur trois vies de peintres : Goya, raconté par l'épouse Josepha qui a posé pour lui ; Watteau, vu par Charles Carreau, curé de Nogent, qui lui a inspiré le personnage de Pierrot ; Lorentino d'Angelo, obscur disciple d'un maître qui l'écrase : Piero della Francesca.

Chacune de ces vies fait revivre les proches, le train-train quotidien, les rencontres, les ambitions et les frustrations, les réussites et les échecs. On est au plus près de l'intimité artistique : on voit qui a inspiré tel chef-d'œuvre, dans quelles circonstances telle peinture a été produite ou telle autre détruite, quel désir a orienté les choix artistiques, quelle situation a présidé à un revirement existentiel. On voit les peintres au travail, l'un en peintre de chambre ; l'autre en peintre de femmes nues au comble du plaisir ou en peintre des petites manières,

des conversations, du satin ou de la musique ; le dernier enfin, fort touchant dans l'ombre du maître, en peintre de saints pour les églises de campagne, empêtré dans la médiocrité et dans sa timidité provinciale.

Ces vies sont de nouveau servies par une écriture sibylline qui cède aux séductions de l'hermétisme, mais qui a incontestablement son charme. Voilà un écrivain original qui sait faire revivre lieux et personnages avec une grande puissance d'évocation.

Mais en quoi ces récits mettent-ils en scène une rhétorique renouvelée de la personne ? En ce que, peut-être, un individu se saisit dans le miroir des autres, le biographique devient un art de soi ; la différence s'élimine dans le même, l'imitation se confond avec le modèle : le narrateur, en retraçant la vie des petits et celle des grands par les petits, fabrique des objets esthétiques de ces existences. Vies d'êtres exemplaires ou désastreux avatars de l'auteur, ces destins sont autant de métaphores de celui qui écrit et de ses étapes existentielles vers la conquête du sens.